

Routes parallèles

7h40. Je sors de chez moi, pousse le grand portail noir en fer forgé, le ferme à clé d'un geste machinal, commence à marcher.

Je suis sur le chemin du lycée. Pas en retard pour une fois, je serai à l'heure.

Il fait frais, j'enroule mon foulard autour de mon cou. Je sors mon ipod de ma poche et enfonce les écouteurs dans mes oreilles. Je choisis une chanson, calme et un peu triste, pour ne pas trop me réveiller et prolonger un peu ma nuit.

Le son est trop fort, je le sais, mais je m'en fiche. C'est la seule façon de me couper du monde extérieur, de la rue, des voitures, des passants. Je tisse une bulle autour de moi. Et dans cette bulle, je me crée un monde.

Un monde merveilleux, gigantesque, infini. Je réécris la fin de livres que j'ai lus, j'invente la suite de séries que je n'ai pas encore vues, j'imagine mes propres histoires, avec mes propres personnages. Et de ce monde, je suis seule à avoir la clé.

Cette fois mon personnage s'appelle Amélia. Elle n'a pas de nom de famille, mes personnages n'en ont jamais. Elle se réveille, et comme chaque matin, elle enfle un maillot de bain, attrape un masque de plongée et se jette dans la mer au bout de sa terrasse.

Elle plonge, aperçoit une seiche qui se détache à peine sur le sable blanc. Elle remonte à la surface, prend une grande inspiration et replonge. Elle se pose sur le fond, face à la seiche, et la regarde, yeux dans les yeux. Elle laisse s'échapper un mince filet d'air pour ne pas remonter, et reste aussi longtemps qu'elle le peut. Elle approche sa main, doucement, mais la seiche prend peur, change subitement de couleur et lâche un nuage d'encre avant de s'enfuir. Alors Amélia remonte.

Amélia a vingt ans. Elle est extravertie, joyeuse, heureuse de vivre. Elle aime l'eau, elle aime les poissons, le soleil, voyager. Et Corentin.

Ce matin-là, après sa baignade habituelle, elle s'habille et saute dans sa voiture, une décapotable. Il fait beau aujourd'hui, une chaude journée de fin d'été.

Elle lance sa voiture à toute vitesse, les cheveux dans le vent.

Rien n'aurait pu l'arrêter.

À part le camion qui surgit sur la droite.

7h55. J'éteins mon ipod. Je rentre dans mon lycée, un peu chamboulée par le chemin imprévu qu'ont suivi mes pensées.

11h. J'ai fini les cours de la matinée, je rentre chez moi manger. J'ouvre la poche de mon sac où est rangé mon ipod, défait le fil des écouteurs enroulé autour, mets sur lecture.

La sirène d'un camion pompier retentit dans les rues embouteillées de la ville, les véhicules se rangent sur le côté pour le laisser passer. À l'intérieur, Amélia est allongée, inconsciente. Recouverte de sang. Des bleus parsemant son corps.

Son petit ami est là, dans le camion, lui tenant la main. Il pleure désespérément, la suppliant de rester en vie.

Quelques rues plus loin, un homme est dans sa voiture. Il a le regard noir, les cheveux noirs, le cœur noir, les vêtements noirs. Et il a entendu la sirène.

De son pied, il appuie sur la pédale d'accélérateur, fait rugir le moteur. De sa main, il passe une vitesse, lance sa voiture.

Droit sur le camion de pompiers.

11h07. Un passant m'interpelle, je ne l'entends pas tout de suite. Je retire une oreillette, il me demande si je peux lui indiquer le chemin. Je le fais tant bien que mal, n'étant pas particulièrement douée en orientation et un peu contrariée qu'on vienne me déranger. Il part, je replonge dans ma bulle.

Amélia s'est réveillée. Tout autour d'elle n'est que chaos. Tout l'hôpital est en panique. On appelle des médecins à l'aide de toutes parts. Les urgences sont surchargées. Des infirmiers courent de partout. On appelle d'autres hôpitaux au secours, on parle d'attentat à la bombe. Quelqu'un essaie de lui parler. Elle n'entend pas, il y a trop de bruit. Elle regarde nerveusement autour d'elle, presque gagnée elle aussi par la panique. L'homme qui lui parle essaie de l'apaiser. Elle se met à respirer plus doucement. Mais elle aperçoit un bras, tordu dans un angle morbide, pendant sur le côté d'un lit. Elle reconnaît au doigt la bague qu'elle a offerte à son amant. Prise de terreur, elle crie, hurle son nom. Mais aucune réaction. Elle essaie de mieux voir, de le voir en vie, mais elle ne voit pas, il y a trop de monde autour de lui. Elle essaie de se lever, mais ses jambes ne répondent pas. Elle s'affole, pleure. L'homme à côté d'elle fait tout pour la calmer, mais on l'appelle ailleurs, il y a urgence. Il la laisse. Elle tombe par terre, tire son corps avec la seule force de ses bras, pour le voir, priant qu'il ne soit pas trop tard. Un médecin la voit, l'attrape et la remet sur son lit. Elle pleure, elle crie à l'aide, exige qu'on lui dise qu'il va bien, qu'il ne va pas mourir. Le médecin est appelé, il laisse Amélia à un infirmier. L'infirmier la comprend, va voir. Pendant d'interminables secondes, elle serre plus que de raison les bords de son lit d'appoint. Elle retient même sa respiration, prête à voir sa vie chavirer. L'infirmier revient, lui sourit, lui dit qu'il est en vie. Elle se remet à respirer. Il est en vie. Elle s'évanouit.

11h15. J'ai marché vite. Tendue par mon histoire sombre, j'arrache presque avec délice les écouteurs. Je rentre.

13h40. Il est l'heure d'y aller. J'attrape mon manteau, me dépêche de repartir. Je relance ma musique.

Corentin se réveille. Une douleur lancinante lui déchire l'épaule avant même qu'il n'ouvre les yeux. La douleur se répand à l'extrémité de ses doigts. Il ne peut s'empêcher de gémir. Quelqu'un l'entend et s'approche de lui, lui parle. Il ouvre douloureusement les paupières. Il plisse les yeux sous l'afflux trop rapide de lumière. Il s'habitue, détaille la pièce. Il est dans un lit d'hôpital, dans des draps propres, tendus par la lessive, serrés, le maintenant contre le matelas. Le lit est dans une chambre, trop blanche. Il y a des fleurs sur une table, près de la fenêtre. Elles sentent bon.

Et il se souvient.

Il se tourne vers la personne à côté de lui, sa mère, et ne peut que prononcer : «Amélia ?» L'expression de sa mère se fait triste, désolée. Des larmes perlent des yeux gonflés de Corentin. Il a peur de ce qu'elle va dire.

«Les médecins ont dit qu'elle était déjà en mauvais état quand ce terroriste vous est rentré dedans. Mais heureusement, quand la bombe a explosé, le camion de pompiers vous a en grande partie protégés, elle et toi. Ça aurait pu être pire. Elle s'est réveillée aux urgences, on a cru qu'elle allait s'en sortir presque indemne... mais elle a fait une rechute. Elle est en salle opératoire, en ce moment même. Personne ne sait si elle va survivre.»

Le visage blessé, tuméfié, éraflé de Corentin se tord en une moue de douleur encore plus intense que toutes les souffrances qu'il a subies jusque-là. Il se tourne dans son lit, dos à sa mère, agrippant l'oreiller pour y noyer ses larmes.

Un médecin frappe à la porte, la mère va ouvrir. Ils se mettent à chuchoter.

Corentin s'énerve, ne supportant pas qu'on parle dans son dos. Il veut se lever pour aller le leur dire, tombe. Ils se précipitent vers lui, le remettent sur son lit.

Corentin commence à les traiter de tous les noms, se débattant pour réessayer de se lever, mais le médecin l'arrête, lui annonce qu'Amélia est en vie.

Il regarde le médecin bien dans les yeux, le fixant le plus intensément possible, et lui demande de le dire encore une fois.

«Elle est sortie d'affaire, répéta-t-il.»

Corentin, soulagé, sèche ses larmes et laisse sa mère le rallonger et le médecin l'examiner.

Elle est en vie. C'est tout ce qui compte.

13h55. La sonnerie de reprise des cours retentit dans le lycée. Je monte quatre à quatre les marches, le sourire aux lèvres. Jette mon ipod dans le fond de mon sac, derrière le cahier de latin.

18h. Ma journée est finie. Il est tard, il n'y a presque personne dans les couloirs. Je discute avec mes amis, sors. Les laisse, attrape mon mp3.

Un fauteuil roulant a été laissé, sur le bord d'un sentier, menant à la plage.

Au loin, un homme marche. Il tient dans ses bras une femme, elle s'accroche à son cou.

Ils ne se disent pas un mot, mais entre eux plane une tendre affection, que rien ne semble capable de briser.

Corentin s'assoit sur le sable frais, pose Amelia sur ses genoux et la ramène tout contre lui. Elle niche sa tête au creux de son épaule. Et ensemble, ils regardent le soleil qui, magnifique, se couche dans l'océan.

Tous deux savent qu'elle ne remarquera jamais, mais ce n'est pas grave. Parce qu'il marchera pour elle à présent.

18h15. Je rentre chez moi. J'éteins mon ipod. Prends mon bloc note, attrape un stylo et commence à écrire.

Danaé Madec